Avis de tempête

Morelli

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

Avis de tempête

ANGÉLA MORELLI



HARLEQUIN

Avis de tempête

ANGÉLA MORELLI



HARLEQUIN
HQN

ANGÉLA MORELLI

Avis de tempête

Roman



1

Au cours des quarante-deux dernières minutes, Candice avait cru quatre-vingt-quatre fois sa dernière heure arrivée, soit deux fois par minute. Le petit avion à hélices qui assurait la liaison entre Montréal et Bagotville, dans le Saguenay, au nord du Québec, avait rencontré pas mal de turbulences, et malgré l'assurance du pilote, qui avait promis plusieurs fois dans le micro que tout allait bien et qu'il s'agissait de vulgaires trous d'air, elle s'était rapidement persuadée que ce coucou serait son tombeau. Les yeux fermés, cramponnée aux accoudoirs de son siège et à moitié recroquevillée, elle avait passé toutes sortes de marchés avec Dieu. Elle lui avait successivement promis de croire en Lui, d'arrêter de travailler quatre-vingts heures par semaine pour profiter de la vie, de manger des brocolis et du fromage de chèvre, de ne plus boire en semaine, de ne plus boire le week-end, de ne plus boire pendant les vacances, de faire l'effort d'aller à la rencontre de ses nouveaux voisins, d'accepter de garder son neveu même si elle trouvait que les bébés présentaient autant d'intérêt que sa feuille d'impôts, bref, elle était prête à vendre son âme à Dieu pour ne pas mourir au-dessus d'une terre étrangère entourée d'inconnus. Dieu fut manifestement sensible à l'argument des brocolis – ou le pilote avait raison et ce n'était que des trous d'air sans conséquences –, toujours est-il que l'avion se posa sans problème et avec seulement trois quarts d'heure de retard sur la piste d'atterrissage du petit aéroport.

Candice ouvrit un œil suspicieux quand les réacteurs se turent définitivement.

– Vous comptez dormir ici ? demanda son voisin, un Montréalais qui avait assez rapidement cessé ses tentatives pour entretenir la conversation avec elle, sûrement découragé par ses réponses monosyllabiques et son teint cireux.

– Non, non, répondit précipitamment Candice en se levant et en enfilant son petit blouson argenté.

Elle se pencha pour récupérer son sac à main sous son siège et constata qu'il ne s'y trouvait plus. Elle se plia quasiment en deux pour regarder dans l'espace étroit entre les sièges et le plancher de l'avion et discerna une forme sombre quatre rangées plus loin. Elle se redressa, fit quelques pas, puis se pencha de nouveau pour extirper son énorme sac à main en cuir qui n'avait

heureusement pas souffert de l’aventure. Elle avança ensuite vers la porte de l’avion en grimaçant : ses low boots à talons la faisaient souffrir. Malgré les collants de contention qu’elle portait toujours quand elle faisait un vol longue distance, elle avait l’impression que ses pieds avaient gonflé.

Elle lissa sa jupe, ajusta la large lanière de son sac à main sur son épaule, et sortit enfin de ce satané avion après avoir salué l’hôtesse de faction devant la porte.

Un froid intense la saisit tandis qu’elle découvrait le paysage polaire. Le vent qui soufflait en rafales glacées soulevait la neige accumulée sur le sol, qui s’élevait en tourbillonnant. Candice s’engagea à toute allure sur les marches de la passerelle en essayant de ne pas glisser. Lorsqu’elle posa enfin les pieds sur le tarmac, elle avait les joues tétanisées par le froid et elle ne sentait plus ses mains. Elle parcourut en courant les quelques mètres qui la séparaient du terminal de l’aéroport : quand les portes automatiques se refermèrent dans son dos, dressant entre elle et le froid leur paroi de verre, elle soupira de soulagement. Elle chercha des yeux le panneau indiquant le retrait des bagages et constata que le tapis roulant se trouvait juste devant elle. Ils étaient peu nombreux dans l’avion et les valises arrivaient déjà. Candice pianota sur son téléphone en attendant la sienne : aucune nouvelle de sa cousine. Elle jeta un regard autour d’elle. L’aéroport était minuscule et se composait d’un seul hall, dans lequel se trouvaient à la fois l’arrivée des bagages, le comptoir d’enregistrement – fermé pour le moment –, une petite salle d’attente séparée du reste par une paroi vitrée et quelques sièges. Sa cousine n’était nulle part en vue. Candice ne tarda pas à repérer ses deux immenses valises noires, qu’elle récupéra à grand-peine sur le tapis roulant, puis elle fit quelques pas en direction de la sortie, ses valises à la remorque.

En raison de l’heure tardive, le hall était quasiment désert : un homme attendait quelqu’un, assis sur un siège, les jambes croisées, et une femme et un ado se tenaient à l’autre extrémité, chacun occupé avec son téléphone portable. Candice se dirigea vers la porte et scruta l’extérieur : pas question de sortir tant qu’elle n’était pas certaine qu’une voiture chauffée l’attendait. Elle jeta un coup d’œil sur son portable. Toujours rien. Elle farfouilla dans son sac à main à la recherche de ses gants et de son écharpe, puis décida de téléphoner à sa cousine, qui l’avait peut-être oubliée.

Une demi-heure plus tard, le hall était vide et Candice sentit poindre en elle un sentiment qui ressemblait fort à du désespoir. Elle avait quitté Paris pas loin de dix-huit heures plus tôt, elle était fatiguée par le voyage et le décalage horaire, elle avait mal aux pieds et son téléphone refusait manifestement de fonctionner : elle n’arrivait pas à envoyer de texto, ni à téléphoner ni à se connecter au réseau wi-fi de l’aéroport. L’énervement et la frustration la mettaient au bord des larmes. Elle qui ne rêvait que d’un café brûlant et d’un lit confortable craignait maintenant de devoir passer la nuit dans ce minuscule aéroport (d’un bled complètement paumé [d’un pays dans lequel elle n’avait jamais mis les pieds]). Ces vacances débutaient mal.

Elle tenta une énième fois de composer le numéro de sa cousine. En vain. De frustration, elle balança son portable au fond de son sac.

– Tetupaugnélàpourlanuitteacausequelaréoportésulebaurdefermer ?

Candice sursauta en entendant une voix masculine s'adresser à elle. Elle leva les yeux et croisa ceux d'un homme grand, dont les épaules carrées disparaissaient sous une épaisse parka vert foncé. Son regard rieur et son sourire franc lui donnaient un air juvénile que démentaient quelques pattes-d'oie.

– Hein ? se contenta de répondre Candice en haussant les sourcils.

– T'es-tu pognée là pour la nuitte ? À cause que l'aéroport est sur le bord de fermer ! répéta, cette fois plus distinctement, l'homme à la parka.

– Pardon ?

– Ah, une Française ! s'exclama-t-il en riant. T'es-tu arrivée par l'avion que j'ai conduit ? poursuivit-il en articulant de manière exagérée, comme si, en plus d'être française, elle était sourde.

– Euh… Je crois, oui. Vous êtes pilote ?

– Oui. Là, l'aéroport va fermer. Tu attends quelqu'un ?

Candice décida de ne pas se formaliser du tutoiement : même l'employée des douanes de l'aéroport de Montréal l'avait tutoyée en lui demandant si elle se rendait au Canada pour affaires ou pour les vacances. Ça devait être une coutume locale.

– Ma cousine. Elle devait venir me chercher et je n'arrive pas à la joindre, se plaignit Candice.

– Elle habite où ta cousine ?

– À La Baie. Je dois avoir son adresse exacte quelque part.

Candice se mit à farfouiller dans son sac, dont elle extirpa de multiples pochettes avant de mettre la main sur un bout de papier.

– Ah, voilà ! s'écria-t-elle, triomphante. 2042 avenue du parc !

– T'es la cousine à Karine ? demanda l'homme en haussant un sourcil. Elle m'avait pas dit qu'elle avait de la visite de France.

– Vous la connaissez ? s'étonna Candice, qui n'arrivait toujours pas à tutoyer ce parfait inconnu.

– C'est la blonde d'un de mes chums.

– La quoi de qui ?

Candice était épuisée par le degré de concentration que lui demandait cette conversation.

– La petite amie d'un de mes amis, traduisit l'homme. Jay Ci, c'est un de mes vieux chums. On se connaît depuis le Cégep.

– Jay Ci ? C'est qui ça Jay Ci ?

– Son chum. Jean-Christophe. Jay Ci.

– OK.

Elle n'était pas certaine d'avoir tout suivi mais elle trouvait plus facile d'acquiescer.

– Je vais aller te reconduire chez eux, décida soudain l'homme à la parka,

qui ne s'était toujours pas présenté. J'habite pas loin à La Baie, dans le rang Saint-Martin. Il faut se dépêcher, la tempête va reprendre, je voudrais pas pogner le clos.

« Pogner le clos » ? Depuis le début de sa conversation avec l'homme mystérieux, Candice avait eu l'impression d'être contrainte de tendre l'oreille comme si son interlocuteur parlait une langue étrangère qu'elle aurait apprise à l'école et dont elle ne maîtrisait que des rudiments.

– C'est tes bagages ? demanda-t-il en saisissant les poignées des deux valises. Tu viens pour longtemps ?

– Quinze jours, répondit-elle en ajustant son sac à main sur l'épaule.

– T'as-tu un autre manteau dans ces malles gigantesques ?

Candice baissa le regard sur la petite doudoune matelassée pour laquelle elle avait eu un coup de foudre dans la vitrine d'une boutique de créateur parisien.

– Il y a un problème avec mon blouson ?

– Il fait – 30°, expliqua-t-il.

– Moins trente degrés ? C'est possible, ça ?

– C'est même courant, répondit-il en riant. On va se dépêcher d'aller jusqu'à mon char pour que tu gèles pas trop.

Sur ces paroles sibyllines – un char ? vraiment ? –, il se dirigea vers la sortie, Candice trottinant sur ses talons.

Les portes automatiques s'ouvrirent devant eux, laissant entrer une rafale de vent glacé. Candice frissonna, le visage instantanément gelé.

Son sauveur mit sa capuche, sortit d'un pas décidé et se dirigea à grandes enjambées vers un pick-up stationné non loin. Elle lui emboîta le pas, fit quelques mètres et dérapa sur la neige épaisse qui crissait sous ses pieds.

– T'es pas vraiment équipée pour l'hiver québécois, s'esclaffa l'homme à la parka, revenu à ses côtés. J'ai mis tes valises dans le truck, expliqua-t-il. Un peu d'aide ? On dirait bien que tu as de la misère à marcher. Il te faut des bottes.

– Mais ce sont des bottes ! protesta Candice.

– En France, certainement. Au Québec, ce sont des souliers pour aller danser.

Il l'avait saisie fermement par le coude et la conduisait vers sa voiture. Il lui ouvrit la portière du passager et contourna son véhicule par l'avant.

Candice se hissa sur le siège surélevé et s'assit avec un soupir de soulagement : il faisait froid dans l'habitacle, mais au moins y était-elle protégée du vent et de la neige. Ses pieds étaient mouillés et ses mains gelées, malgré ses gants.

– La tempête est pas ben loin, commenta l'homme en s'installant dans la voiture à son tour. On a intérêt à se grouiller. Au fait, dit-il soudain en se tournant vers elle avec un grand sourire, je m'appelle Martin. Et toi ?

– Candice.

– C'est ben cute, ce prénom-là.

Pendant une fraction de seconde, ils se regardèrent droit dans les yeux et Candice se rendit compte que Martin était fort agréable à étudier. La capuche avait ébouriffé ses cheveux châtains, légèrement ondulés, ce qui lui donnait un air un peu débraillé tout à fait séduisant. Il avait des traits réguliers à défaut d'être spectaculaires, un regard lumineux et par-dessus tout un sourire franc très communicatif.

Et son regard ne lâchait pas le sien.

Candice détourna les yeux la première, un peu gênée, et se frotta les mains pour se donner une contenance.

– J'ai mis le chauffage, annonça Martin en manœuvrant pour sortir du parking. Si on arrive à prendre la tempête de vitesse, on sera chez ta cousine dans dix minutes.

Candice plissa les yeux pour regarder par la fenêtre : la neige avait redoublé d'intensité et les flocons tourbillonnaient, emportés par le vent. Elle n'était pas présentatrice météo, mais elle aurait juré que la tempête était déjà sur eux.

– Tu viens faire quoi dans l'coin ? demanda-t-il.

– Passer mes vacances. J'avais besoin d'un peu de dépaysement.

– Tu viens d'où en France ?

– Paris.

– Je gage que côté dépaysement, ça va être gagné. J'espère que tu aimes les petites villes où il n'y a pas beaucoup d'animation.

– C'est pour ça que je suis là. Je suis fatiguée de la vie parisienne, des gens qui courent partout et de l'agitation perpétuelle. Le jour où je me suis tordu la cheville en courant après mon bus juste pour faire comme tout le monde alors que j'étais en avance, je me suis dit qu'il était temps de m'éloigner un peu, expliqua Candice, qui commençait à se réchauffer.

– Ici, ça ne s'agite pas beaucoup, constata Martin. C'est aussi bien comme ça. Si on veut de l'agitation, on peut toujours aller en ville pour sortir ou voir une game.

– Une game ?

– Une game de hockey. C'est le sport national. Tout le monde se passionne pour ça. La moitié des garçons en font dès tout petits. Ah, crisse de côte ! s'exclama-t-il soudain. Elle a pas été grattée depuis la tempête d'avant-hier. Ça glisse, expliqua-t-il en ralentissant.

– Tu as mis des chaînes sur tes pneus ? demanda Candice, qui avait décidé qu'ils se connaissaient depuis suffisamment longtemps à présent pour qu'elle puisse le tutoyer.

– Des quoi ? s'esclaffa Martin. Des chaînes ? On n'en met plus depuis ben longtemps nous autres. On change les pneus en octobre et on met des pneus d'hiver. Mais ça n'empêche que ça glisse quand même des fois.

Comme pour appuyer ses propos, la voiture se mit à déraper dangereusement, brinquebalée par une violente rafale de vent. Martin jura et redressa le véhicule. Ils avancèrent au ralenti sur quelques mètres avant que la

voiture ne dérape de nouveau. Martin tenta de stabiliser le véhicule mais ce dernier fit une embardée et quitta brusquement la route. Candice hurla, Martin jura de nouveau et le pick-up finit sa course dans le fossé.

2

– Tu vas bien ? demanda Martin en s'extirpant de son airbag.

Candice était encore empêtrée dans le sien. Martin détacha sa ceinture et l'aida à se redresser.

– Rien de cassé ?

– Non, non, je ne crois pas, répondit-elle en agitant tous ses membres afin de vérifier. Qu'est-ce qu'on va faire à présent ?

– T'inquiète toi pas. On est dans la côte à Jovi, pas très loin de la maison de ma tante. On va s'y réfugier. Attends-moi, je vais te faire descendre. Et je vais vérifier que le truck est correct.

Sur ces paroles, il ouvrit sa portière, laissant entrer une rafale de vent glacé.

Candice attendit un peu ; la voiture avait foncé dans le fossé tête la première, et elle était manifestement penchée. La jeune femme ne distinguait rien du tout au-dehors, à croire que le véhicule avait été avalé par un trou noir. Martin finit par ouvrir de nouveau sa portière.

– Ta porte est coincée par la neige. On s'est vraiment pris dans le clos. Il va falloir que tu sortes de mon bord.

Candice regarda le chemin qu'elle devait parcourir : un mètre. Mais sa minijupe moulante et le levier de vitesse se tenaient entre elle et la sortie.

– Mmm, je crois que je vais attendre qu'on vienne nous dépanner.

Martin éclata de rire et ce son lui parut étrangement rassurant dans la froidure et l'obscurité.

– Personne va venir nous dépanner ! Il est 20 heures, il fait nuit noire, la tempête est sur le bord de se déchaîner. Il faut qu'on se mette à l'abri avant d'être pris dedans.

– D'accord, soupira Candice.

Elle se tortilla de son mieux et passa la jambe gauche par-dessus le levier de vitesse. Elle équilibra ensuite son poids pour lever la jambe droite et lui faire suivre le même chemin. C'est alors qu'elle sentit que quelque chose coinçait. Sa jupe. Elle était trop étroite. Elle fit remonter le tissu sur ses cuisses en agitant les fesses pour faciliter le processus, puis tenta de nouveau de faire passer la jambe droite par-dessus le levier de vitesse. Elle faillit y parvenir mais le talon de sa bottine accrocha le tableau de bord : elle était

bloquée, à moitié assise sur le siège du conducteur, une jambe en l'air, la jupe ramenée quasiment jusqu'à la taille. Le tout magnifiquement éclairé par l'allumage automatique qui s'était déclenché quand Martin avait ouvert la portière.

Candice tourna la tête vers Martin. Ce dernier était plié en deux et riait tellement qu'il en pleurait.

Elle contempla son pied droit, puis l'homme hilare, puis de nouveau son pied, et elle sentit qu'elle aussi était sur le point de se mettre à pleurer. Mais pas de rire.

– Pardon, pardon, dit Martin en regagnant son sérieux. Je voulais pas te blesser, mais c'est juste que vous autres, les Français, vous êtes tellement drôles. Comment t'as-tu eu l'idée de mettre une jupe et des bottines à talons pour venir par chez nous ?

– Mais je m'habille toujours comme ça, répondit Candice d'une voix un peu tremblante.

– Vraiment ? T'as-tu pas des pantalons dans tes valises ?

– Euh, c'est-à-dire que…

– Non ? Il va falloir dire à ta cousine Karine de t'emmener magasiner.

Tout en parlant, il s'était penché pour l'aider à dégager son pied. Ce faisant, il se pressa contre elle et la fourrure du col de sa parka lui chatouilla agréablement le cou.

– Voilà, dit-il en se redressant.

Il avait décoincé son talon pour lui permettre de rabattre sa jambe. Il se redressa, recula, et l'attira à lui afin qu'elle puisse descendre du pick-up. Candice suivit le mouvement et retrouva la terre ferme. Enfin, plutôt la neige ferme.

– On ne peut pas prendre tes valises. Elles roulent pas dans la neige. On se débrouillera dans la maison de ma tante. Viens vite.

La neige avait redoublé d'intensité et formait un rideau dense autour d'eux. Martin remonta sa capuche et se dirigea vers la droite. Candice lui emboîta le pas, hésitante. Comment pouvait-il savoir où il allait dans un noir pareil ? On distinguait bien quelques lumières éparses dans le lointain, certainement celles de la ville. Au bout de quelques pas, Candice eut l'impression d'être perdue. Elle ne voyait strictement rien et n'entendait que les hurlements du vent qui soufflait en rafales.

– Martin ? appela-t-elle, inquiète. Martin ?

– Je suis là, dit soudain une voix toute proche. Crisse qu'il fait noir ! Prends ma main et ne me lâche pas.

Une chaude main gantée se saisit de la sienne. Elle s'y cramponna.

Ils avancèrent dans l'obscurité et la neige pendant ce qu'il lui sembla être une éternité. Elle était mouillée jusqu'à mi-cuisses et elle avait l'impression que le froid et l'humidité avaient transpercé son blouson pour la geler jusqu'aux os.

– On est presque arrivés ! cria Martin.

Candice ne répondit pas : sa bouche était tellement gelée qu'elle était incapable de bouger les lèvres. Alors qu'elle croyait que les choses ne pouvaient pas empirer, elle sentit soudain le sol se dérober sous ses pieds et elle s'enfonça dans la neige en criant.

– Bouge pas, ordonna Martin, je vais te tirer de là.

Dans d'autres circonstances, Candice aurait vertement répliqué qu'elle ne voyait pas comment bouger alors qu'elle était prisonnière de ce qui semblait être des neiges mouvantes, mais comme elle avait perdu l'usage de la parole, elle se contenta d'émettre des borborygmes inintelligibles.

Deux bras puissants l'enserrèrent au niveau de la taille et elle se sentit hissée hors du trou comme un vulgaire fétu de paille. Une sensation d'humidité et de froid plus intense au niveau du pied gauche lui fit comprendre qu'elle avait perdu sa bottine.

– Je vais te porter ! hurla Martin pour se faire entendre par-dessus le fracas des éléments, comme s'il avait deviné qu'un de ses pieds était en passe de se transformer en glaçon.

Avant que Candice ait eu le temps de protester, elle se sentit soulevée de terre par les bras vigoureux de Martin, qui avait passé un bras sous ses genoux et l'autre autour de ses épaules. Il était fort, il sentait bon, il était chaud et son dos formait un rempart contre la tempête. Elle se blottit contre lui et attendit que le cauchemar prenne fin.

Ce qui se produisit environ une demi-minute plus tard.

Martin gravit quelques marches et la déposa sur ce qui ressemblait à un perron : elle distinguait vaguement un toit qui avançait au-dessus d'eux. Il prit quelque chose dans sa poche et quelques secondes plus tard, il ouvrait la porte et la faisait entrer à l'intérieur. Lorsque la porte se referma derrière eux, Candice se dit qu'elle n'avait jamais entendu un silence aussi beau de toute sa vie. Elle voulut soupirer d'aise mais ne parvint qu'à émettre un son étouffé qui se transforma en claquements de dents.

– Attends voir, dit Martin. Je vais allumer la fournaise.

La quoi ? Elle se rendit soudain compte que nulle lumière n'avait annoncé la maison dans les ténèbres et qu'il faisait froid et sombre autour d'elle. Quand son sauveur avait affirmé qu'ils se rendaient chez sa tante, elle avait cru que cette dernière serait là. Mais la maison avait l'air inhabitée.

Elle entendit du bruit non loin, des jurons qu'elle ne parvint pas à identifier, puis la silhouette de Martin réapparut.

– La fournaise ne veut pas starter. C'est pas grave, je sais où sont les chandelles. Et on va faire un feu. Viens.

Candice aurait été bien incapable de bouger, sauf peut-être si on lui avait promis un bain brûlant. Et encore.

– Je ne sais pas, répondit-elle. Je crois que je vais rester là et mourir en paix.

Martin éclata de rire.

– On meurt pas d'un peu de neige. Par contre, si tu gardes tes vêtements

mouillés, tu vas pogner la grippe. Allez, viens, répéta-t-il en la prenant par la main.

Il la traîna derrière lui le long d'un couloir puis la fit entrer dans une pièce aussi sombre que les précédentes.

– Assis-toi là, je reviens, dit-il en la forçant à s'installer sur ce qui ressemblait à un canapé.

Elle obéit. Il se mit à s'agiter autour d'elle tandis qu'elle grelottait, recroquevillée sur elle-même. Il commença par allumer plusieurs bougies, qu'il plaça sur une table non loin et elle découvrit qu'ils se trouvaient dans un grand salon. Il quitta la pièce quelques instants puis revint avec une pile de serviettes et de couvertures, qu'il déposa près d'elle.

– Enlève ton froc, ordonna-t-il en lui tendant ce qui s'apparentait à une serviette de toilette. Ta veste, expliqua-t-il gentiment devant son air effaré.

Candice tenta de faire glisser la fermeture Éclair de sa doudoune mais ses doigts gourds refusaient de lui obéir. Martin posa une main chaude sur la sienne.

– Laisse-moi faire, dit-il doucement.

Il déboutonna son blouson et le lui ôta. Puis il s'empara d'une serviette de toilette et essora ses longs cheveux avec diligence, avant de tirer sur son pull pour le lui enlever. Candice n'eut même pas l'idée de protester. Elle avait tellement froid que plus rien n'avait d'importance, et elle avait l'impression un peu étrange d'assister à la scène en spectatrice. Il la déshabilla rapidement, avec des gestes précis, et elle se laissa faire comme une enfant. Il lui laissa ses sous-vêtements puis l'enveloppa dans une énorme couverture en laine polaire doublée de fourrure.

– Tu devrais enlever ce qui te reste, suggéra-t-il. Il ne faut rien garder de mouillé. Je vais chercher du bois pour faire du feu.

– Chercher du bois ? articula Candice, qui constata, soulagée, qu'elle avait retrouvé l'usage des muscles de sa bouche. Tu vas ressortir dans la nuit ? Tu vas me laisser toute seule ?

Non seulement elle avait retrouvé sa voix, mais l'inquiétude lui donnait un ton aigu qu'elle détestait.

– Je ne vais pas loin, répondit Martin en riant. Il doit rester du bois dans la shed. Je n'ai pas besoin de bûcher, rassure-toi.

Candice se demanda pendant environ vingt secondes ce que les études avaient à voir dans l'histoire, avant de décider de laisser tomber. Elle avait d'autres chats à fouetter que de tenter de combler leurs malentendus linguistiques.

Une fois Martin disparu, elle ôta ses sous-vêtements, enroula la serviette de toilette sur ses cheveux humides et s'emmitoufla dans l'énorme couverture. Avec un peu de chance, elle arrêterait de grelotter d'ici le mois prochain.

Lorsque Martin revint, avec dans les mains un panier plein de bûchettes, il trouva la jeune femme roulée en boule dans un coin du canapé. Elle grelottait encore, les yeux fermés.

– Ne t'endors pas, prévint-il en posant le bac près de la cheminée. Je vais faire du feu et mettre un matelas devant, pour que tu te réchauffes.

– Mmmm, se contenta de répondre Candice.

– Tu fais quoi dans la vie ? demanda-t-il en s'affairant devant la cheminée.

– Mmm ?

– C'est quoi ta job ?

– Je travaille dans la mode, lâcha-t-elle en ramenant plus étroitement ses genoux contre elle.

Elle avait l'impression de ressembler à un glaçon humain.

– Comment ça ?

Elle entendit craquer une allumette. Une odeur de fumée s'éleva.

– Je dirige le département des achats de vêtements pour femme pour un grand magasin.

– Ça doit être cool.

– C'est surtout épuisant. Je travaille tout le temps.

– Mais tu l'aimes ta job ?

Bonne question.

– Je ne sais pas. Je ne sais plus.

– Et voilà, dit Martin sans commenter ce qu'elle venait de dire.

Candice ouvrit les yeux.

Un feu flambait dans la cheminée. C'était beau. Mais loin. Elle aurait bien aimé se rapprocher mais elle ne s'en sentait pas le courage.

Elle entendit un bruit de pas, puis se sentit soulevée. Martin la porta jusqu'à la cheminée devant laquelle il avait déposé un énorme matelas, sorti d'elle ne savait où. Il l'installa délicatement face au feu.

– Je reviens, dit-il avant de quitter la pièce une fois de plus.

La chaleur commença à se répandre lentement dans ses membres transis. Elle osa sortir ses pieds de la couverture et les tendre devant le foyer. Ils retrouvèrent leur température normale en quelques minutes et Candice arrêta enfin de grelotter. Elle sentit une douce torpeur l'envahir et soupira d'aise pour la première fois de la journée.

3

Du salon où elle était restée seule, Candice entendait Martin fourrager dans une autre pièce. Elle supposait qu'il avait gagné la cuisine à la recherche de victuailles. Elle jeta un coup d'œil en direction de la porte ouverte sur un couloir obscur. Elle n'était pas entièrement réchauffée et elle mourait d'envie de se rapprocher davantage de la cheminée et d'exposer son corps nu à la caresse des flammes. Elle se leva et s'avança du feu sur la pointe des pieds, hésitante. Nul mouvement près de la porte. Si elle en croyait les bruits qui lui parvenaient, Martin était toujours dans la cuisine en train d'explorer le contenu des placards.

Après un dernier regard en direction de la porte, Candice se jeta à l'eau : elle ouvrit entièrement les pans de la couverture dans laquelle elle était emmitouflée, exposant son corps nu au foyer crépitant. Les bras écartés, la couverture déployée dans son dos comme une cape, elle sentit se répandre sur son corps la chaleur bienfaisante du feu. Elle soupira d'aise et ferma les yeux, tout entière submergée par une délicieuse sensation de bien-être.

C'est alors qu'un toussotement en provenance de la porte brisa l'enchantement.

Elle sursauta et ouvrit aussitôt les yeux. Le miroir fixé au-dessus de la cheminée et sur lequel les flammes projetaient des ombres mouvantes lui renvoyait son image et celle, sur sa droite, de Martin. De l'embrasure de la porte où il se tenait, un plateau à la main, il avait une vue imprenable sur son profil droit et sur son sein qui pointait vers le feu. Si elle en croyait son regard appréciateur, il avait l'air de trouver la vue à son goût.

– Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, oh, mon Dieu ! bafouilla-t-elle en rattrapant les pans de la couverture, qu'elle ramena sur elle.

– Je ne pense pas qu'il te réponde, répliqua Martin en souriant.

– Je suis désolée, je suis très embarrassée, répondit Candice dont la rougeur ne devait rien au feu de cheminée.

– Y a pas de raison, rétorqua Martin. J'espère que tu es bien réchauffée à présent. Partout.

Candice leva les yeux vers lui et comprit qu'il la taquinait.

– Euh, oui, répondit-elle en serrant plus étroitement la couverture autour d'elle. Ce serait plus simple si je pouvais enfiler quelque chose de sec.

– Je vais essayer de te trouver ça, répondit-il en déposant le plateau sur la table avant de disparaître, un bougeoir à la main.

Pendant les quelques minutes que dura son absence, Candice tenta de se persuader qu'elle devait prendre cette histoire à la légère. On était au XXIe siècle, que diable ! Elle n'allait pas jouer les vierges effarouchées parce qu'un homme qui venait de la porter dans la tempête avait vu ses seins. La belle affaire ! Il en avait certainement vu d'autres.

– Tiens, dit Martin en pénétrant de nouveau dans le salon, dont la température avait commencé à monter sous l'effet du feu de cheminée. Je t'ai trouvé quelque chose qui ressemble à… rien en fait.

Candice tourna la tête vers lui. Il se tenait à ses côtés et regardait un vêtement qu'il tenait à bout de bras, perplexe.

– C'est une chemise de nuit, indiqua Candice en riant devant le vêtement, une espèce de robe informe et vaste, dans laquelle dentelle anglaise et broderies semblaient se livrer une guerre sans merci.

– En tout cas, c'est propre et sec et ça sera plus pratique que la couverture. Vas-y, mets-le. Je ne regarde pas, dit-il en lui tournant le dos.

Candice laissa tomber la couverture et enfila la chemise de nuit à toute allure.

– Voilà, dit-elle.

Martin se retourna et éclata de rire.

– Quoi ? C'est si horrible que ça ?

– Attends, je vais prendre une photo pour te montrer.

– Noooon ! protesta Candice. Pas de photo, s'il te plaît. Je suis moche, crevée, et je porte une toile de tente victorienne !

– Mais non, tu es ravissante, contra Martin en dégainant son téléphone portable. La preuve, dit-il en lui présentant l'écran.

Candice jeta un coup d'œil et gémit.

– C'est pire que ce que je croyais. Je suis affreuse.

– Si tu veux mon avis, c'est cette robe qui est affreuse, pas toi.

Le regard qu'il posait sur elle, chaleureux et pétillant, ne démentait pas ses paroles.

Candice se sentit rougir de nouveau.

– On mange ? proposa Martin.

– Avec plaisir, répondit-elle en se rendant compte qu'elle mourait de faim.

Martin ouvrit une boîte de conserve et la lui tendit avec une fourchette.

– Désolé, mais je n'ai rien trouvé d'autre. Ma tante avait une passion pour le corned-beef, hélas. Je pense que l'épicerie n'en mettait sur les tablettes que pour elle.

– Je n'en ai jamais mangé, répliqua Candice en plongeant vigoureusement sa fourchette dans la boîte.

– Tu es bien chanceuse, constata-t-il en riant.

– Mmm, c'est… intéressant, commenta-t-elle après la première bouchée. Pas mal, en fait. Et sinon, cette maison est vide ?

– Oui, répondit Martin qui piochait beaucoup plus lentement dans sa propre boîte de corned-beef. Ma tante est décédée il y a cinq ou six mois. Elle n'avait pas d'enfants. C'était la sœur de mon père et je pense qu'il n'a pas le courage de vider la maison et de la vendre, alors il l'a laissée comme ça.

Candice jeta un regard autour d'elle. Le salon, éclairé par la dizaine de bougies dénichées par Martin et qu'il avait posées sur toutes les surfaces disponibles, baignait dans une lumière un peu irréelle. Les flammes qui crépitaient dans la cheminée projetaient des ombres mouvantes sur les murs. Avec un peu d'imagination, on aurait presque pu croire que Miss Havisham n'allait pas tarder à surgir, spectrale. Candice frissonna.

– T'as froid ?

Tout à sa rêverie, elle n'avait pas remarqué que Martin s'était rapproché d'elle. Il avait mis de côté la boîte de conserve à laquelle il avait à peine touché et posait sur elle un regard dans lequel, malgré l'éclairage incertain, elle lisait très clairement du désir.

Candice sentit une vague de chaleur qui n'avait rien à voir avec la proximité du feu de cheminée se répandre en elle. Elle détourna les yeux, gênée. Il y avait bien longtemps qu'un homme ne l'avait pas regardée de la sorte.

Son regard tomba sur la pendule qui ornait le manteau de la cheminée.

– Elle est à l'heure ? demanda-t-elle avec un petit geste du menton vers l'horloge.

– Je suppose, répondit Martin en consultant sa montre. Oui. Il est presque 21 heures.

– Avec tout ça, j'ai oublié ma cousine ! Elle doit se faire du souci. Enfin, si elle se rappelle que j'arrive ce soir.

– Je vais l'appeler, proposa Martin en sortant son portable de la poche de son jean.

S'ensuivirent quelques minutes de conversation à laquelle Candice ne comprit presque rien, ne parvenant à saisir au vol que des bribes de temps en temps. « Cousine, aéroport, accident » furent quasiment les seuls mots qui réussirent à se frayer un chemin jusqu'à son cerveau.

– Bon, je sais ce qui s'est passé, expliqua Martin après avoir raccroché. Jay Ci est à Vancouver pour la job et ta cousine a oublié de pelleter l'entrée. À cause de la tempête, son auto s'est retrouvée pognée dans la neige. Elle est prise chez elle. Elle est désolée et te fait dire qu'elle a essayé de t'appeler plusieurs fois. Elle était super inquiète.

– Mais je n'ai reçu aucun appel ! s'exclama Candice en se levant pour récupérer son sac à main, qu'elle avait laissé sur le canapé.

Elle revint vers lui, son téléphone à la main.

– Tu vois, y a rien, dit-elle en lui tendant l'engin.

Martin s'en saisit, jeta un coup d'œil sur l'écran puis leva les yeux vers elle.

– T'as enlevé le mode avion ? demanda-t-il, un sourire frémissant au coin

des lèvres, en lui rendant l'appareil.

– Le mode… Oh non ! gémit-elle en appuyant sur une touche. Je suis la reine des idiotes !

– Mais non, mais non, répondit-il en riant. Je te trouve très cute au contraire, avec ta drôle de veste, ta jupette et ton accent.

– Je n'ai pas d'accent, protesta Candice.

– Ah bon ? contra Martin en souriant. Tu parles la bouche en trou de cul de poule, dit-il en avançant les lèvres. Comme ça.

Le spectacle de ce grand bonhomme assis en tailleur à ses côtés qui la regardait les lèvres en avant comme un canard qui aurait subi des injections de botox la fit rire comme jamais.

– Je ne ressemble pas à un canard, dit-elle entre deux hoquets.

– Si, comme tous les Français, répliqua-t-il en tentant d'imiter son accent. La seule différence, c'est que chez toi, c'est sexy.

Candice cessa de rire, interdite.

– Je suis sexy, moi ? demanda-t-elle à mi-voix, comme si elle avait peur de la réponse.

– Très, répondit-il en reprenant son accent normal.

Il la regardait droit dans les yeux sans bouger.

– Je… Je suis désolée, je ne sais pas quoi dire. Je ne suis pas très douée avec les représentants de ton espèce, avoua-t-elle en détournant le regard.

– Comment ça ?

– Je ne sais jamais quoi dire ni quoi faire, je rougis, je bafouille, je fais tomber quelque chose…

– J'ai bien fait de ne pas te donner un verre alors, la taquina Martin.

– Et puis j'ai l'impression d'être transparente, poursuivit Candice en soupirant. Les hommes ne me remarquent pas. Enfin, pas avant que je leur renverse un verre dessus. Et je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, acheva-t-elle en baissant la tête.

– J'ai toujours pensé que les Français étaient des idiots, murmura Martin tout contre son oreille.

Candice sursauta. Elle n'avait pas remarqué qu'il s'était rapproché. La bouche de Martin était tout près de son visage et elle sentait son souffle chaud contre sa joue. Son rythme cardiaque fit une embardée et sa respiration s'accéléra. Elle demeura immobile pour ne pas rompre l'enchantement. La situation avait quelque chose d'irréel : étaient-ce la tempête, l'atmosphère de cette pièce abandonnée qu'ils avaient momentanément rappelée à la vie, la présence chaleureuse de cet homme exotique ? Un peu des trois certainement. Le temps lui semblait suspendu, et elle ressentait la même chose. Une femme en suspens, voilà ce qu'elle était. Elle était venue au Québec sur un coup de tête, pour fuir temporairement une vie qui ne la satisfaisait pas. Une vie qui, malgré le travail qui l'occupait tout entière, lui paraissait vide. Elle était parvenue à un point où elle remettait tout en question : ses choix de carrière comme ses choix de vie. Elle avait un bon job, bien payé ; elle venait

d'acheter un petit appartement dans un quartier sympa ; elle ne manquait pas d'amis. Pourtant, elle avait l'impression qu'il lui manquait quelque chose. Plus elle vieillissait, plus elle était en proie à une insatisfaction vague, dont les contours flous avaient tendance à s'étendre. Elle songeait que la vie avait certainement mieux à lui offrir et, les soirs de vague à l'âme où elle se retrouvait en tête à tête avec elle-même, elle ne pouvait s'empêcher de rêver au prince charmant. Elle n'attendait pas un preux chevalier qui garerait son cheval en double file devant chez elle avant d'escalader la façade jusqu'à son balcon, non, elle voulait juste rencontrer un homme intelligent et drôle qui lui dirait des mots tendres et aurait envie de passer du temps avec elle.

– Tu es très jolie, murmura Martin. Tu es jolie à croquer.

Il posa légèrement les lèvres juste sous son oreille et Candice ferma les yeux en frissonnant. Elle ne voulait ni parler ni bouger, tout entière concentrée sur l'instant.

Avec lenteur, Martin déposa un nuage de baisers aériens tout le long de sa joue, puis effleura le coin de ses lèvres. Candice entrouvrit la bouche et, l'espace d'un instant, leurs souffles se mêlèrent. Martin posa ses lèvres sur les siennes et elle soupira. Mais il recula soudain, et elle rouvrit les yeux, un peu surprise.

Martin s'était légèrement éloigné et la regardait en souriant.

– Je…, commença-t-elle.

Elle s'interrompit, ne sachant que dire. Elle était à la fois déçue et soulagée. Déçue parce que les lèvres douces du Québécois lui avaient paru pleines de promesses, soulagée parce qu'elle ne savait pas si elle aurait eu le courage d'aller vraiment beaucoup plus loin avec cet inconnu, même si elle se sentait étonnamment à l'aise avec lui.

– Tu veux une coupe de vin ? demanda-t-il, et elle lui fut reconnaissante de lui fournir une porte de sortie.

Elle profita du fait qu'il s'affairait sans parler pour le dévisager. Il était vraiment séduisant mais sans ostentation. Sa séduction tenait plus du charme que de la beauté. Il avait un sourire chaleureux dont il n'était pas avare, des traits mobiles et un regard expressif. Ses épaules larges et ses bras musclés dissimulés sous une chemise à carreaux lui donnaient un air viril sans être intimidant. Elle était au contraire rassurée par sa présence imposante.

– Tiens, dit-il en lui tendant un verre. Je propose de porter un toast. Aux tempêtes de neige !

– Aux tempêtes de neige, répéta Candice en souriant. C'est normal un temps pareil en février ?

– Bien sûr. Les années ordinaires, il neige entre mi-octobre et avril, mais les grosses tempêtes ont lieu en janvier-février. Cette année, on a eu beaucoup de neige, plus que l'année passée. Mais bon, une tempête de même un 13 février, c'est pas inhabituel.

– Je ne sais pas si je pourrais vivre dans un pays pareil, commenta Candice en se massant légèrement le cou, dans lequel elle ressentait une

espèce de raideur. À Paris, dès qu'il tombe trois flocons, je développe une furieuse envie d'hiberner.

– Heureusement qu'on n'arrête pas de vivre quand il neige, sinon on vivrait à mi-temps, répondit Martin en riant.

– Et toi, tu fais quoi dans la vie ? demanda Candice en buvant une gorgée de son vin, dont le goût était inidentifiable.

– Je suis pilote. Je pensais que je te l'avais dit à l'aéroport.

– J'ai cru avoir mal saisi. C'est vraiment toi qui conduisais l'avion qui m'a amenée ici ?

– Eh oui. Je travaille pour Air Canada Jazz et j'assure la liaison Bagot-Montréal. J'ai aussi un hydravion à moi et je fais faire des balades pendant mon temps libre. Il faudra que je t'emmène pendant tes vacances. La Baie vue du ciel est super belle.

– Je ne sais pas, répondit Candice. L'avion, c'est moyennement mon truc.

– Tu as peur ?

– Un peu. Bon, d'accord, beaucoup. Le trajet depuis Montréal, par exemple, a été très… éprouvant.

Martin se mit à rire.

– Non, non, je ne veux pas dire que tu conduis mal ! protesta immédiatement la jeune femme. Euh, que tu pilotes mal mais…

– C'est vrai qu'il y a eu pas mal de trous d'air pendant le vol et puis, mon truck a fini dans le clos, la coupa Martin. T'as de quoi te poser des questions sur ma maîtrise de certains engins.

– Oh ! mais non, je ne voudrais surtout pas te vexer, répliqua Candice, qui sentait le rouge lui monter de nouveau aux joues. Tu es très, enfin tu…

– Je ne suis pas vexé du tout, la rassura Martin. Mais j'adore te voir bafouiller.

– Je ne bafouille pas, mes phrases ont juste décidé de ne pas sortir dans le bon ordre, voire de ne pas sortir tout court, c'est tout. Il reste du vin ?

Pour toute réponse, Martin la resservit.

Candice commençait à se sentir étonnamment bien. Il faisait bon, elle était réchauffée de la tête aux pieds et la présence à la fois rassurante et séduisante du Québécois lui donnait le sentiment qu'il pouvait peut-être se passer quelque chose, ce qui était assez excitant. Elle resserra la couverture autour de ses épaules et se toucha de nouveau le cou.

– Qu'est-ce que t'as ? demanda Martin en surprenant son geste.

– Je ne sais pas, comme une gêne. Ça doit être les longues heures de vol.

– Et l'accident. L'airbag n'empêche pas toujours les muscles froissés. Viens par ici.

Elle le regarda, indécise.

– Je vais pas te manger, dit-il doucement. Viens en avant de moi.

Elle obéit et se déplaça de manière à être assise en tailleur devant lui. Il écarta ses cheveux avec légèreté et posa ses grandes mains sur son cou. Candice sentit un frisson naître sur sa nuque et se répandre dans tout son

corps.

– Tu as mal là ? demanda Martin en appuyant un peu à l'endroit où il l'avait vue poser la main à plusieurs reprises.

– Un peu plus à gauche.

Il commença à la masser avec précaution et, au bout de quelques instants, Candice laissa échapper un soupir de plaisir involontaire. Elle sentait son souffle tiède sur sa peau et ses mains chaudes semblaient tenir à distance la tempête qui mugissait au-dehors. Ils étaient enfermés dans une bulle de chaleur et de tranquillité qui incitait aux confidences.

– Mmmm. C'est marrant, dit-elle soudain, être assise en tailleur comme ça devant le feu, ça me rappelle la phase indienne que j'ai eue quand j'étais petite.

– Comment ça ?

– Quand j'avais huit ans, j'ai lu des romans qui traînaient dans la bibliothèque de ma cousine – *La Petite Maison dans la prairie*, il y avait huit ou neuf tomes.

– *La Petite Maison dans la prairie*, c'est pas une série télé, ça ?

– Si. Mais c'est un bouquin avant d'être une série, expliqua Candice. Écrit par une femme dont les parents étaient pionniers. Et la série n'a pas grand-chose à voir avec les bouquins. Et donc, dans je ne sais plus quel tome, il y a des Indiens. Au début, les Indiens sont les espèces de grands méchants qu'on ne voit jamais, comme une ombre menaçante, tu vois, qui plane sur les pionniers. Les Indiens sont comme une version américaine du croque-mitaine. Et puis, un jour, la famille Ingalls en croise vraiment. Et évidemment, ils ne correspondent pas à l'image qu'ils s'en faisaient. Et je ne sais pas pourquoi, mais je me suis mise à lire tout un tas de trucs sur les Indiens. Ils me fascinaient. Et j'ai commencé à m'inventer plein d'histoires de tipis et de chasse au bison. J'avais fait des recherches sur les prénoms indiens et je m'étais même donné un nom algonquin, Abukcheech.

– Abukcheech ? répéta Martin sans cesser de faire jouer ses mains sur son cou endolori.

– Ça veut dire « petite souris ». J'étais une enfant maigrichonne et du coup je trouvais que ça m'allait bien. J'imaginais que j'épousais un grand guerrier aux cheveux huilés et au corps peint qui tombait éperdument amoureux de moi et de mes tissages aux couleurs chatoyantes.

– Vraiment ? demanda Martin, et Candice sut, au son de sa voix, qu'il souriait. Tu sais qu'ils utilisaient de la graisse animale pour se coiffer ? Je ne sais pas si l'odeur de la graisse de bison est un aphrodisiaque.

– Pfff, arrête de te moquer, j'avais huit ans ! protesta Candice.

– Et comment s'appelait ce guerrier huilé qui t'enlevait sur son fougueux destrier avant de te faire subir les pires outrages ?

– Comment tu sais qu'il avait un nom ? s'étonna Candice.

– Une intuition masculine.

– Akecheta, murmura Candice.

– Laisse-moi deviner. « Celui qui s'élève au-dessus de la bataille, son gros gourdin à la main » ?

– Non !

– « Celui qui est membré comme un étalon » ?

– Nooooon ! répéta Candice en gloussant.

– « Celui qui arrache les robes des femmes avec les dents » ? proposa Martin sans se départir de son sérieux.

– Nooooon ! Ça voulait dire « le combattant », c'est tout.

– C'est tout ? Je suis déçu. Je m'attendais à quelque chose de plus hot.

– Dois-je te répéter encore une fois que j'avais huit ans ?

– Tu devais être une drôle de petite fille.

– Et toi, tu aimais quoi à huit ans ?

– Le hockey. J'étais vraiment dedans. Je voulais devenir pro.

– Et qu'est-ce qui s'est passé ?

– Une méchante fracture du genou à seize ans faque j'ai plus touché un bâton après.

– Je suis désolée.

– C'est pas grave. C'est la vie. J'ai fait autre chose. Est-ce que ça va mieux ?

Candice était tentée de mentir pour qu'il continue. Elle se contenta de hocher la tête.

– Merci.

– Mais de rien, répondit-il.

Ses mains laissèrent comme un vide sur sa nuque.

– Je te ressers ?

Candice acquiesça en se replaçant face à Martin. La fatigue, le décalage horaire, le massage et le vin commençaient à avoir raison d'elle. Elle se sentait peu à peu gagnée par une vague torpeur.

– Je te propose de jouer à un jeu, dit Martin en lui tendant un verre plein. On se pose trois questions l'un à l'autre. On a droit chacun à un joker, ce qui donne droit à l'autre de poser une nouvelle question. OK ?

– D'accord. Qui commence ?

– Toi, si tu veux.

– Bon. Voyons. Est-ce que tu as beaucoup voyagé ?

– Je connais bien le Canada. Et une partie des États-Unis. New York, Boston, Washington, Philadelphie… Mais je n'ai jamais quitté le continent américain.

– Tu veux dire que tu oses imiter mon accent alors que tu n'as jamais mis les pieds en France ?! s'exclama Candice, faussement offusquée.

– Oui. Mais j'ai croisé pas mal de Français, tu sais. Et de Françaises.

Elle décida de ne pas rebondir sur cette remarque. Pas question de s'aventurer en terrain miné. Elle préférait éviter les questions trop personnelles.

– Deuxième question, poursuivit Martin.

– Est-ce que tu cuisines ?

– Quelle drôle de question. Oui. J'aime bien ça. Mais je choisis bien comme il faut les gens pour qui je cuisine. Tout le monde n'a pas le droit de goûter ma spécialité.

– Qui est ?

– La tourtière du lac Saint-Jean. Un pâté avec de la viande coupée en cubes pis des patates, précisa-t-il en la voyant hausser un sourcil. À moi maintenant.

– Comment ça ? Je ne t'ai posé que deux questions !

– Trois avec celle sur ma spécialité, répliqua Martin.

– Oh ! mais quel tricheur !

– Mon jeu, mes règles, affirma-t-il avec un grand sourire. Pourquoi t'es-tu toute seule ici ? Tu n'as pas de chum ?

– Ça fait deux questions, ça, non ?

– Non. C'est ce qu'on appelle une question à tiroirs. Donc, techniquement, ça fait une et quart. Peut-être une et demie.

– Et ma question sur ta spécialité culinaire n'était pas une question à tiroirs, elle ?

– Non. C'était une vraie question, qui méritait son statut de question. Le jury en a décidé ainsi.

– Je vois que tu fais les règles comme ça t'arrange, protesta Candice en fronçant les sourcils.

– Mon jeu, mes règles, répéta Martin en souriant avec aplomb. Et j'attends que tu répondes.

– Je n'ai pas de petit ami. Et je suis ici toute seule parce que j'avais envie de partir seule.

– Pourquoi t'as pas de chum ?

– C'est une troisième question ?

– C'est le deuxième quart de la deuxième question.

– Je ne suis pas certaine d'aimer ce jeu, répliqua Candice.

– Tu as droit à un joker, rappela Martin. Mais utilise-le correctement. Si tu dis joker maintenant, tu ne pourras pas dire joker à la question suivante.

– J'ai comme l'impression que tu es en train de m'arnaquer. Mais je suis trop fatiguée pour réfléchir.

– Alors ne réfléchis pas et réponds.

– J'ai pas de chum, comme tu dis, commença-t-elle en sentant que l'alcool faisait des ravages dans son estomac presque vide, parce que chaque fois que j'en ai un, ça finit mal pour moi. Alors j'ai décidé d'arrêter, voilà.

– D'arrêter quoi ?

– Les hommes.

Martin la regardait, perplexe.

– Je suis en période sans homme, expliqua Candice en agitant dangereusement son verre. Comme ça, je ne me prends pas la tête. Fini les angoisses près du téléphone qui ne sonne pas, les prises de tête pour savoir ce

que j'ai bien pu dire ou faire de travers. Fini les conversations sans fin avec mes copines pour analyser et décortiquer le moindre geste, le moindre silence, le moindre regard. Fini les soirées passées à ruminer. Maintenant, j'ai la paix, conclut-elle en avalant une grande gorgée de son mauvais vin, perdue dans la contemplation du feu.

Le silence plana entre eux, puis s'éternisa. On n'entendait que le crépitement joyeux des flammes qui se mêlait étrangement aux soupirs sinistres du vent.

Candice finit par oser jeter un regard à la dérobée sur son compagnon.

Martin l'observait avec une intensité qui la fit immédiatement rougir.

– Quoi ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas ce qu'on t'a fait, murmura Martin, mais je suis certain que tu mérites mieux.

– Ça doit être ma faute, répondit Candice, qui sentit poindre un tremblement dans sa voix.

– Ou pas, répondit Martin en se rapprochant.

Il posa la main sur la joue de Candice. Sans réfléchir, elle appuya son visage dessus.

De l'autre main, Martin écarta une mèche de cheveux folle et la coinça derrière son oreille, puis il caressa légèrement le contour de sa joue. Candice retint son souffle. Elle mourait d'envie de l'embrasser mais n'osait pas prendre l'initiative. Martin s'en chargea. Il posa ses lèvres sur les siennes, cette fois-ci de manière plus appuyée. Candice entrouvrit sa bouche et leurs langues se mêlèrent. Martin l'embrassait avec lenteur, comme s'il avait tout le temps devant lui et elle se sentit fondre dans son étreinte. Il y avait dans ce baiser quelque chose de différent de ceux qu'elle avait connus sous d'autres lèvres auparavant. Martin la goûtait sans se hâter, comme si ses lèvres étaient le plus sûr chemin vers les secrets qu'elle dissimulait au plus profond d'elle-même. C'était un baiser qui semblait se satisfaire à lui-même, et non pas être un préliminaire hâtif. Candice aurait pu passer la nuit à se laisser embrasser de la sorte. Elle avait l'impression d'avoir fait un bond en arrière et de revivre ses premiers émois amoureux, quand explorer l'intimité de l'autre du bout de la langue était déjà l'apogée de la sensualité.

Martin finit par s'éloigner un peu, mais sans la lâcher.

– J'ai l'impression d'avoir de nouveau quatorze ans et d'être près d'un feu de camp, commenta-t-elle.

– Je ne suis pas certain d'avoir envie d'entendre cette histoire, répondit-il en souriant.

– J'étais chez les scouts et on n'était que des filles, rétorqua Candice avec un sérieux feint.

– Oh ! j'ai au contraire très envie d'entendre cette histoire alors, répliqua Martin en l'attirant au creux de son épaule. Viens là, petite Française épuisée.

– Je ne suis pas épuisée, répondit-elle en retenant un bâillement.

– Si, tu l'es. Chez toi, il est plus de 4 heures. Et je ne veux pas que tu

croies que je profite de mon statut de sauveur pour coucher avec toi.

– Sauveur, sauveur, c’est vite dit. Tu m’as mise dans le fossé, je te rappelle, objecta Candice, qui trouvait qu’elle était étonnamment bien, blottie contre ce torse large et tiède.

– Mais je t’en ai tirée, répliqua Martin en lui caressant doucement les cheveux.

– Tu ne veux pas m’embrasser encore ? demanda-t-elle d’une petite voix.

– Je veux bien t’embrasser toute la nuit, si tu veux. Le problème, c’est que ça me tente de faire plus que ça et un, je ne voudrais pas profiter d’une demoiselle en détresse, deux, je n’ai pas de condoms sur moi. Alors, à moins que tu en aies dans cette immense malle-cabine qui te sert de sacoche…

Candice secoua la tête dans son giron, partagée entre la fatigue, la déception et un vague sentiment de soulagement.

– C’est bien ce que je pensais, répondit Martin sur un ton léger. Alors je te propose de dormir pendant que je veille sur le feu, okay ?

Elle agita la tête dans l’autre sens, déjà à moitié endormie.

Martin l’enlaça plus étroitement sans cesser de lui caresser les cheveux. Sa respiration se fit plus régulière et profonde. Quelques instants plus tard, elle dormait.

4

Candice fut tirée de son sommeil par un bruit sourd. Elle ouvrit les yeux en sursaut et il lui fallut quelques instants pour s'accommoder à son environnement, puis tout lui revint d'un coup : le voyage, la tempête, l'accident de voiture, la maison de la tante de Martin… Les braises rougeoyaient doucement dans la cheminée et elle était pelotonnée dans l'immense couverture dénichée par le Québécois, qui dormait à ses côtés, avec sa parka en guise de duvet. Il était étendu sur le côté, le visage tourné vers elle, la respiration régulière. Candice le contempla en silence sans bouger pour ne pas le réveiller. Elle remarqua alors que la tempête s'était arrêtée : un calme quasi surnaturel était retombé sur eux. C'est alors que le bruit qui l'avait éveillée en sursaut se reproduisit. Une espèce de craquement suivi d'un battement. Elle eut l'impression que ça venait de sous le plancher. Qu'est-ce qui pouvait bien se trouver là ? Un sous-sol ? Une cave ? Elle se recroquevilla sous la couverture, qu'elle remonta complètement par-dessus sa tête, et ferma les yeux pour éloigner le bruit. Ça marchait bien quand elle était enfant et qu'elle faisait des cauchemars, alors pourquoi pas cette fois-là aussi ? Le bruit se produisit une troisième fois et elle couina. *Oh, mon Dieu,* se dit-elle, *et si c'était un ours ?*

– Candice ?

La voix de Martin la rappela à la réalité.

– Oui ? répondit-elle, la voix étouffée par la couverture.

– Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu te caches comme ça ?

Une main saisit le bord de la couverture, mais elle s'y cramponnait avec l'énergie du désespoir, refusant de la laisser partir.

– Candice ? répéta Martin.

– Mmm, mmmm, mmm, marmonna la jeune femme.

– Quoi ? Allez, sors de là, je ne comprends rien à ce que tu dis.

– MMMMMM, MMMMM, MMMMMM, marmonna-t-elle plus fort, sans lâcher la couverture.

– Très bien.

Martin saisit la couverture par le côté, la souleva et se glissa tout contre elle en se tortillant. Un instant plus tard, son visage était à côté du sien.

– Dis-moi tout, dit-il en écartant légèrement la couverture, qui formait

comme une tente au-dessus d'eux.

– Je pense qu'il y a un ours dans la maison, chuchota Candice, blanche comme un linge.

– Un quoi ?

– Un ours.

Martin la regarda puis explosa d'un rire que Candice, si elle avait été moins terrorisée, aurait trouvé contagieux.

– Ne te moque pas de moi, dit-elle, un peu vexée. J'ai entendu un bruit. Plusieurs fois.

– Et tu en as déduit que c'était un ours parce que… ? parvint-il à articuler entre deux éclats de rire.

– Parce qu'on est au Québec.

– Mais on est en ville. Les ours vivent dans les forêts, pas dans les jardins et encore moins dans les sous-sols.

– Ah bon ? Mais c'est quoi alors ce bruit ?

Juste à ce moment, le battement reprit.

– Ça m'a tout l'air d'être une fenêtre ouverte, répliqua Martin. Et je suis certain que les ours ne savent pas ouvrir les fenêtres.

– Même les ours savants ?

– Tu es vraiment cute, tu sais ! dit-il en posant un baiser léger sur le bout de son nez. Je vais voir.

Joignant le geste à la parole, il se leva avant que Candice ait eu le temps de protester.

Elle entendit ses pas s'éloigner et risqua un coup d'œil hors de la couverture. Le jour s'était levé et une lumière grise entrait timidement par les fenêtres. La pendule sur la cheminée indiquait 8 heures. Elle se leva en frissonnant : le feu ne réchauffait plus grand-chose. Ses vêtements, que Martin avait posés sur une chaise près de la cheminée la veille, étaient secs. Elle profita de l'absence de Martin pour se rhabiller à toute allure. À la lueur grisâtre du matin, la pièce avait perdu sa magie et n'était plus qu'un salon ordinaire. Elle se souvint des lèvres de Martin sur les siennes, de ses mains sur sa nuque, et elle se demanda si tout ça s'était réellement produit ou si elle avait rêvé.

Elle fut tirée de ses réflexions par d'énergiques coups frappés à la porte.

– Candice ? Martin ? s'égosilla une voix féminine.

En sautillant à cloche-pied sur son unique bottine, Candice se précipita vers la porte d'entrée.

– Karine ! s'exclama-t-elle en ouvrant la porte. Enfin !

– Ouf, tu es saine et sauve ! s'écria sa cousine en lui faisant la bise, tout sourire.

– Mais tu le savais : Martin t'a appelée hier, s'étonna Candice.

– J'avais peur que tu succombes à son charme ravageur. Aucune femme n'est en sécurité entre ses mains, c'est le tombeur le plus convoité de la ville.

– Ah bon ?

Candice sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine.

– Tu sais, ici, la légende locale dit qu'il y a sept filles pour un gars, alors Martin n'a qu'à se pencher pour avoir qui il veut et il ne s'en prive pas. Tu vas bien ? Tu es toute pâle.

– C'est la fatigue, répondit Candice. Disons que le voyage a été… compliqué.

– Tu m'étonnes. Je suis désolée pour hier. C'est toujours Jean-Chris qui dégage l'entrée et du coup j'ai pas pensé à le faire. Où est Martin ?

– En bas. Il est allé vérifier un truc. On y va ?

Candice éprouvait soudain le besoin urgent de s'éloigner de cet endroit et des souvenirs qui y étaient attachés. Et, plus que tout, elle voulait s'éloigner de Martin, de son regard rieur, de son grand sourire et de ses mains chaudes. Et dire qu'elle avait failli coucher avec lui.

– Où sont tes valises ? demanda Karine.

– Dans le coffre de la voiture de Martin. Je vais m'installer dans ta voiture. Ça t'ennuie pas de les récupérer ?

– Tu es sûre que tout va bien ? demanda Karine en la dévisageant avec attention. Qu'est-ce qui s'est passé hier ?

– Rien du tout, je suis juste crevée. Et j'ai perdu une chaussure.

– Il y a des souliers ici, regarde, expliqua Karine en désignant une rangée de bottes qui prenaient la poussière dans l'entrée. Prends une paire, juste pour aller à la voiture, on les rendra à Martin plus tard.

Candice enfila une paire de bottes sans se soucier de la pointure puis sortit dans la neige en traînant les pieds dans ses bottes trop grandes. La voiture de sa cousine était garée au bout de l'allée. Elle l'atteignit sans se soucier du froid mordant, ouvrit la portière du côté passager et se laissa tomber sur le siège.

Quelle idiote elle avait été. Elle avait cru que Martin la trouvait spéciale. Qu'elle lui plaisait. Mais elle n'était qu'un papillon de plus à ajouter à sa collection. Un papillon français, un peu plus exotique que les autres. Bah, se dit-elle en secouant la tête, ce n'était pas grave. Ce n'était pas la première fois qu'elle n'était qu'un trophée de plus à porter au compte d'un chasseur dragueur. Et, au moins cette fois-ci, n'avait-elle eu droit à aucune promesse. Sa seule déception, finalement, si on voulait voir les choses avec pragmatisme, c'est qu'ils n'avaient pas couché ensemble. Dommage, elle était certaine que ça aurait été agréable. Voire délicieux.

Sa rêverie fut interrompue par l'arrivée de sa cousine, qui entra dans la voiture en se frottant les mains pour les réchauffer.

– Martin ne comprend pas pourquoi tu t'es sauvée comme une voleuse. Je lui ai dit que tu ne te sentais pas bien. Il te fait dire qu'il apportera tes valises dans la journée, dès que la dépanneuse aura sortile pick-up du fossé.

Elle ressentit une vague culpabilité à l'idée d'abandonner comme ça un homme qui avait été plus que gentil avec elle. Il l'avait sauvée de la neige, réchauffée, nourrie, embrassée… Elle se força à chasser les images de la nuit

précédente de son esprit.

– Bon, maintenant qu'on est loin des oreilles masculines indiscrètes, poursuivit Karine en manœuvrant prudemment pour regagner la route, si tu m'expliquais ce qui s'est vraiment passé ?

Candice tourna le visage vers sa cousine. Cette dernière était ce qui se rapprochait le plus d'une sœur pour elle. Elles avaient tout partagé pendant leur enfance : des vacances, des secrets, des découvertes. L'âge adulte ne les avait pas éloignées, même si Karine s'était installée au Québec une dizaine d'années auparavant. La magie des communications modernes – le téléphone, Internet, Skype – leur avait permis de garder le lien précieux de l'enfance intact. Et si elle avait toujours trouvé de bonnes raisons pour ne pas se rendre au Canada, Karine revenait en France au moins une fois par an pour voir ses parents et sa famille. Candice savait qu'elle ne pourrait pas garder pour elle ce qui s'était passé durant la nuit.

– D'accord, capitula-t-elle. Martin a été génial. Il m'a sauvée à l'aéroport, puis dans la tempête, après l'accident, il m'a portée parce que j'avais perdu ma chaussure. Et puis il a fait un feu, il s'est occupé de moi, il m'a massé le cou et il… il m'a embrassée.

– Et c'est tout ? demanda Karine en montant à l'assaut d'une côte très raide.

Tout à son histoire, Candice n'avait pas remarqué qu'elles avaient traversé la petite ville de La Baie.

– Oui, soupira Candice. Je ne sais pas si j'aurais aimé qu'il se passe autre chose. Mais de toute façon, il a dit qu'il ne voulait pas profiter de moi, que j'étais épuisée et qu'en plus il n'avait pas de préservatif.

Karine, qui venait de s'engager dans l'allée qui menait chez elle, pila net.

– Il t'a dit quoi ?

– Qu'il ne voulait pas profiter de moi.

– Non, la suite.

– Qu'il n'avait pas de préservatif.

– Alors, à moins qu'il y ait une pénurie soudaine sur le Québec, Martin en a toujours sur lui.

– Comment tu sais ça ? s'étonna Candice.

– Parce que c'est le meilleur ami de Jean-Chris. Qui me raconte tout. Même ce que je ne veux pas savoir, crois-moi.

– Mais alors, pourquoi… ?

Candice craignait de finir sa phrase.

– Je pense que les deux premières raisons étaient réelles, sweetie, répondit sa cousine en redémarrant le moteur afin de parcourir les quelques mètres qui les séparaient de la maison. Qui aurait cru que Martin pouvait se comporter comme un gentleman ?

– Je ne suis pas sûre d'apprécier le sacrifice à sa juste valeur, rétorqua Candice. Et puis peut-être qu'il a fait ça parce que je suis la cousine de la petite amie de son meilleur ami et qu'il veut éviter les complications. Il n'a

pas besoin d'une Française hystérique qui lui coure après pendant quinze jours.

– Fais-moi confiance, Martin gère très bien les femmes hystériques : il monte dans son avion et disparaît pendant plusieurs jours.

– Je refuse de passer la matinée à me prendre la tête sur ce qu'il a fait, affirma Candice en descendant de la voiture.

– Tu as bien raison, approuva sa cousine. On a mieux à faire. Comme prendre le petit déjeuner en rattrapant le temps perdu. Comment va ton frère ? Et ton nouvel appart ?

Karine avait raison : il fallait qu'elle se concentre sur l'instant présent et qu'elle profite de ses vacances en reléguant cette parenthèse enchantée au fond de sa mémoire. Après tout, elle n'avait absolument pas besoin de lui, les hommes, c'était bel et bien fini !

5

On frappa à la porte en début d'après-midi. Candice était allongée sur le canapé de sa cousine, dans l'immense véranda qui surplombait la baie, gelée en cette saison. Karine l'avait laissée pour aller travailler et Candice essayait de bouquiner. Mais impossible de se passionner pour les tribulations de trentenaires dynamiques et drôles que Karine lui avait mises en main : elle se sentait bien loin de la légèreté de ces héroïnes. Si elle s'était écoutée, elle aurait volontiers versé une larme en regardant des niaiseries à la télévision : elle avait toujours trouvé très cathartique de s'apitoyer sur des êtres de fiction, comme si elle pouvait ainsi se débarrasser de ses propres chagrins. Une chance pour elle qu'elle ne maîtrise pas le fonctionnement du téléviseur de sa cousine ni la programmation québécoise, sinon elle aurait été en train de renifler devant un téléfilm au scénario douteux.

On frappa de nouveau, plus fort cette fois, puis la porte s'ouvrit. Candice n'eut pas le temps de s'étonner que Karine n'ait pas verrouillé la porte en partant : déjà, Martin s'encadrait dans le passage qui menait de la cuisine à la verrière, deux valises à ses côtés, une bottine noire à la main. Il s'était changé et rasé, et sa présence semblait envahir tout l'espace.

– Tu as oublié quelque chose, expliqua-t-il.

– Karine m'a dit que tu déposerais les valises dans la journée, répondit Candice en se redressant. Merci pour la bottine. Je ne pensais plus jamais la revoir.

Malgré tous ses efforts, son cœur battait la chamade.

– Je ne parlais pas de tes valises. Ni de ta bottine, que j'ai sauvée au péril de ma vie, répliqua-t-il, mais son sourire démentait ses propos. Tu as oublié de me donner ton numéro de téléphone. Une chance que je savais où te trouver.

– Mais…

– Tu ne croyais quand même pas que j'allais te laisser partir comme ça ? demanda Martin en avançant vers elle.

– Euh, comment ça comme ça ? balbutia-t-elle.

– Nous avons quelque chose à régler, expliqua Martin, très sérieux, en s'asseyant à ses côtés sur le canapé.

– Ah bon ?

– Oui, il y a entre nous ce que les Canadiens – les autres, ceux qui parlent anglais – appellent un « *unfinished business* ». On a commencé quelque chose qu'on n'a pas terminé.

– Ah, quel genre de chose ?

– Une chose très agréable, expliqua Martin en enroulant une mèche de cheveux de Candice autour de son doigt.

Il n'était plus qu'à quelques centimètres et elle sentit son rythme cardiaque s'accélérer.

– C'est-à-dire ? demanda-t-elle.

– Je pensais qu'on pourrait faire un tour en avion pour survoler La Baie, murmura-t-il au creux de son oreille. On irait jusqu'à Chicoutimi et on reviendrait. Puis on prendrait ma voiture pour aller chez moi. Je ferais un feu et on ferait griller des guimauves en jouant au jeu des trois questions. Je te laisserais tricher. Et puis…

Il laissa sa phrase en suspens et déposa un baiser au coin des lèvres de Candice.

– Et puis ? murmura-t-elle, le souffle court.

– Et puis on pourrait reprendre où on s'est arrêtés hier, poursuivit-il doucement. Je ne vois pas meilleure façon de passer la Saint-Valentin.

– Mmm, répondit-elle en souriant. Je pense qu'on devrait zapper l'avion. Je n'ai pas eu le temps d'aller acheter un pantalon.

Remerciements

Quand mon éditrice, Sophie Lagriffol, m'a demandé si je voulais bien écrire une nouvelle autour de la Saint-Valentin, j'ai immédiatement accepté et pensé au Québec. J'y ai passé des vacances merveilleuses durant l'hiver 2013 et j'avais envie de retranscrire un peu de cette magie. Quoi de mieux que d'allier donc la fête des amoureux et l'exotisme de ce pays ?

Mon amie québécoise, Karine Minier, qui endure toutes mes bizarreries (et en partage certaines), a été d'une patience folle avec moi et a révisé tous les dialogues afin qu'ils sonnent le plus juste possible. Toutes les erreurs qui restent sont donc de mon fait : j'ai parfois choisi de mettre un peu en sourdine certains québécismes afin de faciliter la compréhension de la lectrice française. J'ai aussi fait le choix de ne pas tenter de reproduire le délicieux accent chantant de nos cousins de la Belle Province. Le lexique et la syntaxe suffisent à comprendre les malentendus qui peuvent naître entre nos deux personnages, même si, je tiens à le préciser, les Québécois nous comprennent bien mieux que nous ne les comprenons.

Je tiens à dire que Candice – nommée ainsi grâce à Cécile Fortuit, qui est la championne des brainstormings de noms – n'est pas censée représenter les Françaises au Québec (ce qui serait fort caricatural) mais juste moi : je suis arrivée au Saguenay en mars 2013 avec dans ma valise une tripotée de jupes et de collants à fleurs… mais pas de pantalon. Autant dire que monter dans un hydravion a été un peu sportif, au grand amusement du pilote, Jasmin Côté. J'en profite pour saluer ici sa patience et sa gentillesse avec sa passagère, qui, non contente d'avoir montré ses fesses à tous les passants en montant dans l'avion, a été malade malgré les cachets anti-mal des transports avalés avant le départ, ce qui a nécessité un atterrissage en urgence dans un champ (d'où je ne voulais plus partir, prête à me laisser mourir sur place).

Je remercie mes bêta-readers, sans qui mon travail d'écrivain serait beaucoup plus compliqué : Karine donc, qui, en plus des dialogues, a été d'une aide précieuse sur la géographie et les us et coutumes de la région, Laurence Valentin, qui a toute une théorie sur le fantasme de « l'homme chaud », Sylvie Sagnes, dont les remarques sont toujours précieuses et Bertrand Guillot, qui répond toujours présent quand on a besoin de lui. Et enfin, mes remerciements à mon mari, qui n'a rien fait de particulier mais qui le vaut bien.

Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2015 Harlequin S.A.

Conception graphique : Alice Nussbaum

© santa43 - Fotolia.com

ISBN 9782280301886

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l’ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l’autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l’imagination de l’auteur, soit utilisés dans le cadre d’une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d’autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol - 75646 Paris Cedex 13

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Angéla MORELLI

Avis de tempête

Lorsqu'elle débarque au Québec pour les vacances de février, Candice fait immédiatement deux constats très inquiétants. Premièrement, il fait froid. Très, très froid. Ce qu'elle était loin de s'imaginer quand elle a préparé ses valises (comment ça sa petite doudoune ne va pas suffire ?). Deuxièmement, sa cousine n'est pas là, et impossible de la joindre. Alors, quand l'aéroport annonce sa fermeture imminente et qu'un charmant inconnu à l'accent aussi improbable que sa coupe de cheveux lui propose de lui servir de taxi, Candice accepte...

A propos de l'auteur

Professeur de Lettres le jour et traductrice la nuit (oui, c'est une super héroïne), Angéla Morelli est tombée dans la marmite de la romance en succombant, un soir d'inadvertance, au charme ténébreux de Joffrey de Peyrac. Quand elle a compris qu'elle n'épouserait jamais Rhett Butler, et en attendant de rencontrer enfin Ryan Gosling, elle a décidé d'écrire des romances contemporaines urbaines dans lesquelles humour et amour forment un cocktail détonant !

